

## **LA SECTION FRANÇAISE DE L'INTERNATIONALE (\*)...**

Sur de nombreux points, l'action de sa section française se confond avec celle de l'*Internationale*, quelle marquera de son empreinte. Pourtant, il convient de souligner les grands moments d'une organisation qui, en sept années, va transformer complètement le mouvement ouvrier, avant de s'effondrer, non sans avoir légué au socialisme international la plus magistrale esquisse d'une société sans classe: la *Commune de Paris*.

Aussitôt après la création de l'A.I.T., le bureau parisien s'installa rue des Gravilliers, et Fribourg, qui fut un des premiers correspondants, nous a laissé une description pittoresque de ce local vétuste où devait naître le Syndicalisme révolutionnaire. En 1863, les candidatures ouvrières opposées à celles des socialistes et des libéraux, avaient coupé en deux la démocratie en lutte contre l'Empire. Le manifeste des soixante devait dresser contre les *Internationaux* tous les politiciens socialistes pour qui le peuple était une masse de manœuvre destinée à ne penser que par personne interposée. L'Empire, qui voit le mouvement ouvrier se cantonner dans le domaine économique et qui n'a pas encore compris le danger mortel que représentait pour lui ce changement de front, pratique envers les sociétés de résistance (les syndicats d'alors, une politique tolérante qui met les blanquistes en fureur et ceux-ci se répandent en calomnies infectes contre Tolain et les *Internationaux*. D'ailleurs dans le domaine ouvrier, la politique des blanquistes est très claire et les blanquistes Minier et Genton pouvaient répondre à Fribourg qui se plaint des conditions de vie des ouvriers: «*C'est tant mieux. Plus il y aura de misère et plus nous serons contents; nous voudrions que l'ouvrier cessât de gagner son pain, et alors la faim ferait peut-être ce que n'ont pu encore faire les raisonnements. Vous autres, les coopérateurs, vous vous efforcez de pallier les souffrances du travailleur et c'est pour cela que nous vous détestons, car si, par impossible, vous réussissiez à rendre l'ouvrier heureux, la révolution n'arriverait jamais et nous voulons la révolution*». Aujourd'hui, lorsqu'on regarde l'état du mouvement ouvrier moderne, cette position du «*vieux*» donne à réfléchir. Elle dénote, chez Blanqui, compte tenu de l'exaspération ou l'a plongé les candidatures ouvrières, une vision de l'avenir qui fera défaut à Marx. D'ailleurs, deux journaux importants: «*Rive Gauche*», avec Vermorel (\*\*), et le «*Courrier français*», avec Jules Vallès (\*\*\*), prennent la défense des hommes de l'*Internationale*. On peut constater que si la section française forme une avant-garde solide, elle n'est pas toujours comprise du prolétariat parisien qui, comme le remarque Audigeanne dans ses souvenirs «*possède avec le culte de l'égalité, le sentiment national qui forme dans le domaine de la vie publique, des ouvriers parisiens, le trait le plus saillant et le plus universel*».

En 1866, au moment de la déclaration de guerre austro-allemande, le bureau parisien de l'*Internationale* publie la déclaration suivante: «*Au sujet de la guerre actuelle l'A.I.T., considère que la présente guerre qui ensanglante le continent intéresse seulement les gouvernements, il conseille aux ouvriers de rester neutres et de s'associer dans le but d'acquérir la force par l'unité et d'employer cette force ainsi conquise à leur émancipation sociale et politique*». En 1867 les *Internationaux* obtiendront la reconnaissance des *Chambres syndicales*. Jusqu'alors, c'est seulement l'élite des ouvriers qui adhère à l'*Internationale*, mais Eugène Varlin parviendra à lier l'organisation aux sociétés ouvrières. Les grèves qui se multiplient, sont soutenues par le bureau parisien de l'*Internationale*. Le gouvernement impérial, qui a ouvert les yeux sur ce que représente le mouvement ouvrier, fait inculper Tolain, Chemalé, Héliçon. Ils seront remplacés par Varlin, Benoît Malon, Combot, Bourdonnade, qui se réclament du communisme anti-autoritaire et vont prendre de la distance

(\*) Sic! S'il existait une *Fédération espagnole*, une *Fédération britannique*, ou une *Fédération italienne* de l'A.I.T., il n'existait pas de *Fédération suisse*, mais plusieurs fédérations en Suisse. De même, en France, il existait plusieurs fédérations locales ou régionales, dont la *Fédération parisienne*. Le terme de *Section française*, d'une part est abusif dans le sens institutionnel, aucune représentation ou pouvoir de représentation à ce titre n'ayant jamais existé; d'autre part il relève strictement d'une vision marxiste éculée. (Note A.M.).

(\*\*) Auguste Vermorel semble bien ne jamais avoir écrit dans *La Rive gauche*, mais fut rédacteur en chef du *Courrier français*. (Note A.M.).

(\*\*\*) Jules Vallès était rédacteur en chef du *Cri du peuple*, et semble bien ne jamais avoir collaboré au *Courrier français*. (Note A.M.).

envers Tolain, Limousin et Fribourg, qui se réclament du *Mutualisme*. Les ouvriers du bâtiment sont alors en grève à Genève. Non seulement le bureau parisien empêche les ouvriers français d'aller travailler à Genève, mais encore collecte des fonds pour leurs camarades suisses. C'est probablement le premier mouvement important qui voit l'application de la solidarité internationale sous ses deux aspects, de solidarité financière, mais également refus de briser une grève en acceptant de travailler à la place des grévistes, et Varlin écrit : *«Sans le lien fédératif, les travailleurs des différents pays, en présence d'une grève générale qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de soutenir, n'auraient pas obtenu l'appui des travailleurs de Paris ou de Londres»*. Ce qui permet au mouvement ouvrier de se développer, ce sont les excellents rapports qui existent entre les deux courants ouvriers. Fribourg et Tolain sont réformistes, Varlin révolutionnaire, mais leur collaboration est amicale.

Les progrès vont dès lors être constants. En 1868, le mouvement s'incarne dans quelques hommes, dont il faut retenir le nom: Varlin, Murat, Héliçon, Combault, Aubry, Richard, Bastelica, Benoit Malon, Avrial, Frankel, Theisz, Johannard; ce sont les hommes qui vont dominer l'économie de la *Commune*. L'*Internationale* compte alors en France 300.000 affiliés.

Eugène Varlin a une vision nette de ce que sera le socialisme révolutionnaire et l'anarcho-syndicalisme; il écrit en 1869:

*«Nous pourrions surtout commencer l'étude des moyens d'organiser le travail aussitôt la révolution faite, car il faut que nous soyons prêts, ce jour, si nous ne voulons pas nous laisser frustrer encore une fois. La suppression de toutes les institutions qui nous gênent sera facile, nous sommes à peu près d'accord là-dessus ; mais l'édification sera plus difficile, car les travailleurs n'ont pas encore d'idées communes sur ce point, Très peu ont quelque chose d'arrêté dans leur imagination. Il est cependant essentiel que nous soyons prêts, de telle sorte qu'en substituant tout d'un coup une bien meilleure organisation à celle que nous ferons disparaître les plus incrédules et les plus rétifs soient immédiatement avec nous»*.

Et en mars 1870, dans *«La Marseillaise»*, le journal des *Internationaux* (\*), Varlin précise sa pensée:

*«La richesse sociale ne peut assurer le bien-être de l'humanité qu'à la condition d'être mise en œuvre par le travail à moins de vouloir tout ramener à l'État centralisateur et autoritaire... et arriver ainsi à une organisation hiérarchique de haut en bas du travail dans laquelle le travailleur ne sera plus qu'un engrenage inconscient sans liberté et initiative. Nous sommes forcés d'admettre que les travailleurs eux-mêmes doivent avoir la libre disposition, la possession de leurs instruments de travail»*.

Deux procès vont aboutir à la dissolution du bureau de l'*Internationale*. Ces procès vont accroître la popularité des *Internationaux* et dissiper les calomnies déversées par les blanquistes. Partout en France, les sections de l'*Internationale* se développent. A Lyon, avec l'ex-blanquiste Richard, à Rouen avec Aubry. A Marseille, à Toulouse, à Lille, à Brest, l'*Internationale* se répand comme une marée irrésistible. En 1869 les grèves se multiplient; la troupe tire. 13 morts à Saint-Étienne, 14 morts à Aubin. La section française de l'*Internationale* élève une protestation. *«En présence de tels attentats commis contre la vie et le droit du peuple, nous déclarons qu'il nous est impossible de vivre sous un régime social où le capital répond à des manifestations parfois turbulentes mais justes par des fusillades. Les travailleurs savent ce qu'ils ont à espérer de cette caste qui n'a exterminé l'aristocratie que pour hériter de ses injustes prétentions»*.

A propos des élections de 1869 où quelques candidatures ouvrières furent présentées contre celles de républicains (Jules Vallès en particulier, fut présenté contre Jules Simon), Varlin écrit à Richard:

*«La campagne électorale nous a montré le plus beau gâchis qu'il soit possible de voir. Presque toutes les personnalités républicaines sont venues échouer et montrer leur impuissance ou leur incapacité devant l'opinion publique. Je considère que le résultat des élections sera insignifiant. Quatre républicains bourgeois de plus entreront au Corps législatif et voilà tout. Tant mieux si le peuple peut se désabuser sur le régime représentatif»*.

Et quelques jours après, Varlin explique la tactique des militants ouvriers:

*«Accroître nos forces par une active propagande et détruire le prestige de toutes ces personnalités bourgeoises plus ou moins radicales qui sont un danger pour la révolution sociale»*.

(\*) *La Marseillaise* était le journal d'Henri Rochefort. Ce dernier «adhéra»-t-il à l'*Internationale*?. (Note A.M.).

C'est également en 1869 que les *Internationaux* décident de fonder un journal quotidien «*La Marseillaise*». Le *Bureau Parisien* qui a été dissous à la suite d'un procès se reconstitue derrière le bureau de la *Fédération des chambres syndicales* à la tête de laquelle se trouve André Theisz qui à son tour est poursuivi. Et Theisz et ses amis construisent le cadre de toutes les organisations syndicales à venir en fédérant nationalement d'une part les sociétés diverses d'un même métier et de l'autre en liant les différentes professions en des unions régionales. Et Varlin constate: «*La Fédération parisienne en créant un centre sérieux doit devenir le foyer de la révolution sociale*». La *Fédération des chambres syndicales* aura son siège place de la Corderie ou l'*Internationale* plus ou moins clandestine s'installera également.

En 1870, la guerre est proche. Le pouvoir surveille le mouvement ouvrier. La situation est difficile et Varlin qui se méfie des initiatives blanquistes écrit à Aury:

«*Les délégués des Chambres syndicales se sont émus du danger qu'il y a pour la cause populaire à abandonner la direction du mouvement ouvrier à un ou quelques hommes*». Quelque temps après à la suite d'une grève qui oppose les ouvriers du Creusot à Schneider, patron de combat, Varlin est arrêté. A sa libération il commence une campagne de propagande dans le Nord et pendant son absence le gouvernement fait emprisonner tous les militants qui, à Paris, dirigent l'*Internationale*. Varlin s'enfuit à Bruxelles, Léo Frankel, ouvrier bijoutier et futur membre de la *Commune* présente la défense de ses camarades. Ceux-ci sont condamnés à un an de de prison. Enfin, c'est la guerre. Les *Internationaux* parisiens publient cette adresse au peuple allemand:

«*Frères allemands, au nom de la Paix, n'écoutez pas les voix stipendiaires ou serviles qui cherchent à vous tromper sur le véritable esprit de la France: restez sourds à des provocations insensées car la guerre nous serait une guerre fratricide; restez calmes comme peut le faire sans compromettre sa dignité, un grand peuple fort et courageux. Nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe du despotisme*».

On peut lire dans cette page le commentaire odieux de Marx (\*\*) en réponse à ce manifeste plein de dignité.

Le 4 septembre: l'Empire s'effondre. La République est proclamée «*par un groupe de fonctionnaires superposés à la nation et sans faire corps avec elle*». La guerre a brisé l'*Internationale* et Frankel constate tristement «*l'impossibilité pour elle de créer un organe*». Mais si l'*Internationale* détruite à Paris ne se reconstitue pas, il reste à ses membres un dernier effort à faire. Le lendemain de l'insurrection et de la proclamation de la *Commune*, la *Section française de l'Internationale* déclare :

«*Nous avons revendiqué l'émancipation des travailleurs et la délégation communale en est la garantie car elle doit fournir à chaque citoyen les moyens de défendre ses droits de contrôler d'une manière efficace les actes de ses mandataires chargés de la gestion de ses intérêts et de déterminer l'application progressive des réformes sociales.*

*Nous avons combattu, nous avons appris à souffrir, pour notre principe égalitaire nous ne saurions reculer alors que nous pouvons aider à mettre la première pierre à l'édifice social*».

C'est le dernier document important que signent les *Internationaux* avant de sombrer avec la *Commune* «*dans la grande marée des douleurs*».

-----

(\*\*) Voir article suivant. (Note A.M.).